

Version française de l'article

***Strategies of dissimulation in the pseudosciences,***

paru dans *New Ideas in Psychology* (Pergamon Press), 1991, vol. 9, n°2, p. 235-244

## **Stratégies de dissimulation dans les pseudosciences**

Jacques Van Rillaer

Université de Louvain-la-Neuve, Belgique,  
et Université Saint-Louis, Bruxelles, Belgique

Il y a de multiples formes d'expérience et de connaissance : la perception spontanée, l'émotion artistique, la conviction politique, la foi religieuse, la théologie, la philosophie, etc. La recherche scientifique représente une de ces formes — la plus méthodique et la plus rigoureuse.

La pratique intuitive de la science remonte à la préhistoire. Depuis des millénaires, en domestiquant des animaux, en cultivant la terre, en construisant des tours et en soignant des maladies, les hommes ont appris que certaines formes d'expérience et de connaissance sont plus utiles que d'autres. Ils ont ainsi découvert des principes — comme celui du levier — qui peuvent être réutilisés avec succès dans différentes situations. Les premiers scientifiques ont appliqué des règles du travail scientifique sans les avoir formulées. Archimède n'a pas étudié un manuel de méthodologie pour pouvoir établir le célèbre principe d'hydrostatique qui porte son nom.

Dans l'histoire de l'humanité, ce n'est que progressivement que les chercheurs sont arrivés à formuler, de façon claire et précise, les règles de la vérification scientifique des suppositions et des croyances. Parmi les auteurs, qui ont rédigé de façon rigoureuse et didactique certaines de ces règles, on peut citer comme exemplaires Francis Bacon (1660/1620), Claude Bernard (1866/1865) et Karl Popper (1965/1935). Le dernier cité a énoncé un principe particulièrement important pour distinguer les disciplines réellement scientifiques des pseudosciences, c'est-à-dire des disciplines qui ont l'apparence de sciences, mais qui ne satisfont pas aux critères essentiels pour prétendre à ce statut.

Je vais rappeler ce principe de Popper et les principales caractéristiques des pseudosciences. Ensuite, je décrirai les difficultés que rencontrent les tenants des pseudosciences dans leurs relations avec le public et avec la communauté scientifique. Je terminerai en montrant comment les praticiens des pseudosciences dissimulent le fait qu'ils n'adhèrent pas au critère essentiel des véritables sciences.

### **Définition des pseudosciences**

Retracer l'itinéraire intellectuel de Popper est un bon moyen de comprendre ce qui distingue une science et une pseudoscience.

Durant sa jeunesse, Popper a été passionné par le marxisme et par deux versions rivales de la psychanalyse, celles de Freud et d'Adler. Il était séduit par la facilité avec laquelle ces trois théories, dont les contenus sont foncièrement différents, parvenaient à expliquer n'importe quel type de comportements et à s'immuniser contre tout fait venant les contredire. Plus tard, il écrira : "L'étude de l'une ou l'autre de ces théories semblait avoir l'effet d'une conversion

intellectuelle ou d'une révélation, vous permettant de découvrir une vérité nouvelle, cachée aux yeux de ceux qui n'étaient pas encore initiés. Une fois que vos yeux s'étaient ouverts, vous découvriez des confirmations n'importe où : le monde était plein de *vérifications* de la théorie. Tout ce qui pouvait arriver la confirmait toujours. Sa vérité était donc manifeste. Ceux qui refusaient la théorie étaient évidemment des gens qui ne voulaient pas voir l'évidente vérité; ils refusaient de la voir, ou bien à cause de leurs intérêts de classe remis en question, ou bien à cause de leurs refoulements non encore analysés et réclamant, de façon criante, une thérapie" (1963, p. 35).

Soucieux d'engagement social, Popper s'est mis à travailler avec Adler, dans les centres de guidance sociale fondés par le célèbre élève de Freud pour les jeunes des classes laborieuses des faubourgs viennois. C'est à la suite de cette collaboration avec un psychanalyste (à vrai dire, dissident), que Popper s'est posé des questions d'ordre épistémologique : "Les analystes freudiens soulignaient que leurs théories étaient constamment vérifiées par leurs "observations cliniques". Pour ce qui est d'Adler, j'ai été impressionné par une expérience personnelle. Un jour, en 1919, je lui rapportai un cas qui, à mes yeux, ne paraissait pas particulièrement adlérien, mais qu'il n'éprouva aucune difficulté à analyser dans les termes de sa théorie des sentiments d'infériorité, bien qu'il n'ait même pas encore vu l'enfant. Légèrement choqué, je lui demandai comment il pouvait être aussi sûr. "A cause de mon expérience mille fois répétée", répondit-il. Sur quoi je ne pus m'empêcher de dire : "Et avec ce nouveau cas, je suppose que votre expérience est devenue une expérience mille et une fois répétée" " (1963, p. 35).

Ayant par ailleurs étudié la physique, Popper a compris que les véritables scientifiques formulent leurs hypothèses de façon à déduire à partir d'elles des faits observables qui pourront les confirmer si elles sont adéquates ou les *infirmer si elles ne le sont pas*. Les psychanalystes, au contraire, maintiennent leurs théories indéfiniment, quels que soient les faits observés, grâce à la façon dont ils utilisent des concepts tels que "inconscient", "refoulement", "résistance", "formation réactionnelle", etc. Une hypothèse ou une théorie scientifiques présentent toujours le risque d'être invalidées par des faits. Les disciplines qui ne respectent pas cette règle sont à considérer comme des pseudosciences.

### Caractéristiques des pseudosciences

Un autre grand nom de l'épistémologie moderne, Mario Bunge, a clairement spécifié les caractéristiques d'une pseudoscience. Le célèbre professeur de l'université McGill définit une pseudoscience comme "un ensemble de croyances et de pratiques que leurs praticiens veulent, de façon naïve ou cynique, faire passer pour une science, bien qu'il soit étranger à la méthode, aux techniques et au corpus des connaissances scientifiques. Parmi les pseudosciences encore à la mode, on peut citer la radiesthésie, la parapsychologie et la psychanalyse" (Bunge, 1967). Bunge fait remarquer qu'on peut distinguer les pseudosciences et les protosciences, c'est-à-dire les sciences embryonnaires, les tentatives encore maladroites d'observer et d'expérimenter. Il précise: "Ce qui laisse à désirer, dans une pseudoscience, c'est d'abord qu'elle refuse de fonder sa doctrine et qu'elle ne peut le faire parce qu'elle se présente en rupture totale avec l'héritage scientifique — ce qui n'est pas le cas des révolutions scientifiques, qui sont toutes partielles, en ce sens que toute nouvelle idée est évaluée par rapport à d'autres qui n'étaient pas mises en question dans un contexte donné. Deuxièmement, une pseudoscience refuse de tester ses théories par des expériences. D'ailleurs, elle est largement non testable, car elle tend à interpréter toute donnée de telle façon que ses thèses sont toujours confirmées, quoi qu'il arrive. Le praticien d'une pseudoscience, comme le pêcheur, exagère ses prises et néglige ses échecs ou les justifie. En troisième lieu, une pseudoscience ne dispose pas d'un *mécanisme autocorrecteur* : elle ne trouve guère d'enseignements dans des informations empiriques nouvelles (qu'elle avale sans digérer), dans de nouvelles découvertes scientifiques (qu'elle dédaigne) ou dans les critiques (qu'elle rejette avec indignation). Elle ne peut progresser car elle s'efforce d'interpréter tout échec comme une confirmation. Lorsque des divergences d'opinion

apparaissent parmi ses partisans, il en résulte des divisions infinies plutôt que de réels progrès. Enfin, le but premier d'une pseudoscience n'est pas d'élaborer, de tester et de corriger des systèmes d'hypothèses qui rendent compte de la réalité, mais d'influencer les choses et les hommes. Comme la magie et la technologie, *son but premier est d'ordre pratique* mais, à l'inverse de la magie, elle se présente comme une science" (ibid., p. 37).

Il serait naïf de penser que la frontière entre les sciences et les pseudosciences est toujours facile à tracer. Bunge écrit : "Il arrive qu'une science se développe à partir d'une pseudoscience, et qu'une théorie scientifique se fige en un dogme, de sorte qu'elle cesse de se corriger et qu'elle devienne une pseudoscience" (ibid., p. 36).

## Stratégies de dissimulation en psychanalyse

L'astrologie, la parapsychologie, la phrénologie, la morphopsychologie, l'interprétation raciale de l'histoire, la numérologie, la psychanalyse et d'autres pseudosciences essaient de cacher le fait qu'elles ne répondent pas aux critères de scientificité alors qu'elles affirment leur valeur en public ou face à la communauté des chercheurs scientifiques.

Comme illustration, je prendrai ici la psychanalyse, pour les raisons suivantes. (a) Beaucoup d'épistémologues contemporains considèrent la psychanalyse comme une pseudoscience. C'est le jugement, par exemple, de Bouveresse (1976), Bunge (1967), Cioffi (1970), Hempel (1972/1966, p. 142), Nagel (1959), Popper (1963), Wittgenstein (1971, p. 93). (b) La psychanalyse a réussi mieux que la plupart des autres pseudosciences à dissimuler sa nature non scientifique. (c) Au cours du 20<sup>e</sup> siècle, elle a réussi à se faire accepter dans le milieu universitaire, en particulier dans les départements de psychiatrie, de psychologie clinique et de philosophie et de lettres. (d) Je peux parler en connaissance de cause, puisque j'ai pratiqué la psychanalyse pendant plus de dix ans avant de la rejeter au profit de la psychologie scientifique et de la thérapie comportementale (cf. Van Rillaer, 1980).

Je présenterai les stratégies des psychanalystes en suivant la manière dont Bunge formule les caractéristiques des pseudosciences. Je voudrais toutefois commencer par rappeler que la psychanalyse n'est pas sans mérites. Elle a stimulé des recherches en psychologie scientifique (cf. par exemple Dollard, Doob, Miller, Mowrer, & Sears, 1939 ; Sears, 1943), elle a sensibilisé les psychothérapeutes aux particularités du passé individuel, elle a facilité l'expression de problèmes intimes et elle a contribué à réduire la culpabilité névrotique attachée à certains comportements sexuels (cf. Van Rillaer, 1985). Néanmoins, sa valeur dans l'histoire de la psychologie ou dans le domaine de la morale ne suffit pas à lui donner le statut de science.

### 1) La rupture avec la psychologie scientifique

Freud disait vouloir s'insérer dans l'histoire de la psychologie. Il écrivait par exemple : "La psychanalyse n'est pas une spécialité médicale. Je ne vois pas comment on pourrait le contester. La psychanalyse est une partie de la psychologie, non de la psychologie médicale au sens ancien, ni de la psychologie des processus morbides, mais simplement de la psychologie" (1926b, p. 289). Néanmoins, au cours du développement de son œuvre, il a accentué de plus en plus les différences entre sa conception et la psychologie de son époque (une psychologie, à vrai dire, guère passionnante ni efficace). Il ne tint aucun compte des progrès réalisés par cette discipline au cours du 20<sup>e</sup> siècle. L'index général de ses publications révèle qu'il n'a pratiquement jamais cité de noms de psychologues importants de son époque. La psychanalyse s'est constituée comme une discipline indépendante et a continué dans cette voie. Henri Ellenberger, le célèbre historien de la psychiatrie, écrit : "L'innovation la plus frappante de Freud fut probablement la fondation d'une "école", selon le modèle sans exemple à l'époque moderne, mais qui se présente comme une réviviscence des écoles philosophiques de l'Antiquité gréco-latine. Presque dès le début, Freud a fait de la psychanalyse un mouvement, avec sa propre organisation, sa maison d'édition, la réglementation très stricte imposée à ses membres et sa doctrine officielle, la théorie psychanalytique. La similarité entre l'école psychanalytique et

les écoles philosophiques gréco-romaines s'est trouvée encore renforcée par l'imposition d'une initiation sous forme d'une analyse didactique. L'analyse didactique exige du candidat non seulement un lourd sacrifice financier, mais aussi qu'il livre sa vie intime" (1974, p. 465s).

Pour justifier la discontinuité entre la psychanalyse et la psychologie scientifique, Freud a fait usage des stratégies suivantes. D'une part, il a affirmé qu'il explorait une nouvelle réalité, les profondeurs de l'Inconscient, totalement inaccessible à la psychologie scientifique. Cette stratégie est analogue à celle des astrologues et de parapsychologues qui affirment qu'eux seuls sont capables d'étudier des réalités inaccessibles par les méthodes des astronomes et des psychologues scientifiques. D'autre part, Freud s'est présenté comme un héros solitaire de la pensée, mécompris et persécuté. Ses disciples n'ont cessé de consolider cette image, de sorte que le mythe est aujourd'hui largement accepté. Frank Solluway (1979), dans son imposante biographie de Freud, a analysé cette stratégie en détail.

Les disciples de Freud ont utilisé encore d'autres stratégies. Certains donnent une définition de la science suffisamment élastique que pour y englober la psychanalyse (et, du même coup, les autres pseudosciences). D'autres ont préféré l'attaque à la défense. Ainsi Lacan, le chef de file de la psychanalyse française, affirme: "Aucun résultat de la science n'est un progrès. Contrairement à ce qu'on imagine, la science tourne en rond, et nous n'avons pas de raison de penser que les gens du silex taillé avaient moins de science que nous" (1977, p. 10) ou encore: "Je conclus que le discours scientifique et le discours hystérique ont presque la même structure" (1973, p. 36). Il est amusant de constater qu'à peu près à la même époque le psychanalyste belge Duyckaerts écrivait: "La démarche scientifique participe de la névrose obsessionnelle" (1974, p. 72). Les diagnostics ne faisant pas l'unanimité, on peut douter de leur objectivité scientifique...

## 2) Irréfutabilité

Franz Gall (1758-1828), l'inventeur de la phrénologie, affirmait pouvoir diagnostiquer le développement des facultés affectives et intellectuelles en examinant la forme du crâne. Par exemple, l'individu avec une saillie au-dessus de l'oreille était, dans sa nature profonde, porté à la destruction. Lorsque l'observation confirmait le diagnostic, la valeur de la phrénologie était une fois de plus démontrée ; lorsque les faits venaient contredire le diagnostic, Gall déclarait que sa science ne portait que sur l' "esse in potentia", les tendances innées internes, que les circonstances de la vie peuvent cacher aux yeux du non-spécialiste. En jouant de cette façon sur la dialectique du latent et du manifeste, les phrénologues étaient en mesure de maintenir toutes leurs assertions. Le système apparaissait "irréfutable". Il n'est donc pas étonnant que la phrénologie ait survécu à son auteur pendant plus de 50 ans (cf. Lanteri-Laura, 1970).

Les psychanalystes usent du même stratagème. Par exemple, Freud a toujours affirmé que tout trouble mental a une étiologie sexuelle. Lorsque de nombreuses névroses traumatiques apparurent à la suite des horreurs de la guerre 1914-1918, Freud sauva sa doctrine sans grande difficulté. Il écrivit : "La plupart de ceux qui ont observé les névroses traumatiques apparues au cours de la dernière guerre ont annoncé triomphalement que désormais la preuve était faite qu'une menace pesant sur la pulsion d'autoconservation pouvait par elle-même produire une névrose sans aucune participation de la sexualité et sans recourir aux hypothèses compliquées de la psychanalyse. [...] Cette contradiction a été depuis longtemps levée grâce à l'introduction de la notion de narcissisme, qui range l'investissement libidinal du moi parmi les investissements d'objet et souligne la nature libidinale de la pulsion d'autoconservation" (1926a, p. 159). Pour Freud, la sexualité est partout, quoique souvent dissimulée dans les profondeurs de l'intériorité. Notons, au passage, que l'extension démesurée du sens des termes "sexualité" et "libido" les rend inutiles. Comme disaient les Anciens, "Dictum de omni, dictum de nullo".

La stratégie basée sur le jeu du manifeste et du latent est complétée par plusieurs autres, qui ont permis à la psychanalyse d'apparaître comme le prototype de la doctrine "irréfutable".

D'une part, la psychanalyse travaille avec des concepts "mous". Les concepts théoriques ne sont pas liés à des référents empiriques par des règles de correspondance précises. Ainsi le complexe d'Œdipe désigne tantôt une passion incestueuse et un désir de tuer le parent rival, tantôt une "structure fondamentale" qui n'a plus grand chose à voir avec de véritables sentiments. Le mot "phallus" peut signifier le pénis, mais aussi le "Signifiant ultime" (Lacan), selon les circonstances. Comme le souligne Cioffi, "Il est caractéristique d'une pseudo-science que ses hypothèses sont dans une relation asymétrique avec les anticipations qu'elles engendrent, en ce sens qu'elles ont le droit de les guider et de se prévaloir de leur réalisation, mais non d'être discréditées par leur échec. Une façon de parvenir à ce résultat est de s'arranger pour que ces hypothèses soient comprises en un sens étroit et précis avant l'événement, mais en un sens plus large et plus vague après lui chaque fois qu'elles ne sont pas corroborées. Les hypothèses de ce genre mènent donc une double existence" (1970, p. 474).

Par ailleurs, Freud a utilisé une stratégie chère aux alchimistes du Moyen-Age. Lorsqu'une expérience contredisait leur doctrine, les alchimistes mettaient en doute la pureté morale de l'expérimentateur. Seuls les initiés aux mains et au cœur purs avaient accès aux mystères alchimiques et pouvaient réussir les distillations (Bachelard, 1947, p. 50). Freud a exploité le concept de "résistance" de la même façon. Il a psychiatrisé tout opposant à la psychanalyse, l'accusant d'être le théâtre d'impulsions inconscientes et de leurs rationalisations. Par exemple, lorsque Bleuler hésite à rejoindre l'Association psychanalytique, Jung écrit à Freud que c'est là "l'effet d'une résistance homosexuelle" (lettre du 13-11-1910). Quand le même Bleuler, après avoir adhéré, quitte le groupe des freudiens, Freud écrit à Jung que le célèbre psychiatre n'est qu'un obsessionnel qui cherche à satisfaire son ambivalence (17-12-1911).

Il y a une autre stratégie, très efficace. Au cours du traitement psychanalytique, l'analyste, souvent sans en prendre conscience, influence ce que dit la personne. Des dizaines d'expériences sur le "conditionnement verbal" montrent clairement la facilité avec laquelle le contenu des "associations libres" et des conversations psychothérapeutiques peut être influencé par le marmottement de "mhm" ou par le choix des thèmes qui font réagir le thérapeute (cf. p.ex. Kanfer & Phillips, 1970, ch. 8). Ce fait n'a été reconnu que par quelques rares analystes. Parmi ceux-ci, Judd Marmor (1962), psychanalyste praticien et ancien président de l'Académie américaine de psychanalyse, écrit : "Lorsqu'on se place dans la perspective de l'analyste, les patients de chaque école semblent fournir précisément le type de données phénoménologiques qui confirment les théories et les interprétations de leur analyste ! Ainsi chaque théorie tend à s'autovalider. Les freudiens sélectionnent le matériel relatif au complexe d'Œdipe et l'anxiété de castration, les jungiens sélectionnent ce qui touche les archétypes, les rankiens ce qui concerne l'anxiété de séparation. Les adlériens constatent les tendances masculines et les sentiments d'infériorité... Il est indéniable que, dans une transaction aussi complexe que le processus d'une cure psychanalytique, l'impact que le patient et le thérapeute ont l'un sur l'autre est exceptionnellement profond". Dans mon livre, *Les Illusions de la Psychanalyse*, j'ai montré de façon détaillée, à partir d'exemples concrets, la programmation subtile qui s'exerce sur les propos de l'analysé par la théorie de référence de son psychanalyste (Van Rillaer, 1980, p. 175-210).

### 3) L'absence de véritable progrès

En l'absence de règles scientifiques qui permettent d'éliminer des hypothèses et de tester la validité de nouvelles idées, un système devient une doctrine figée qui ne peut que tourner en rond. La psychanalyse est ici encore un exemple de choix.

Depuis les publications de Freud et celles de la première génération des disciples, il n'y a pratiquement plus que la forme verbale de la théorie qui ait évolué. Les idées sont restées invariablement les mêmes. Ce fait est reconnu par exemple par Viderman, un des chefs de file la *Société psychanalytique de Paris*, qui écrit : "Le malheur de la théorie psychanalytique, c'est que, depuis Freud, les psychanalystes se répètent. Ils noircissent des tonnes de papier pour dire — à quelques exceptions près — la même chose, la même chose essentiellement que ce maître

insubmersible qu'a été Freud. Alors on s'affaire à broder à la périphérie du système, à imaginer de nouveaux modes d'expression qui traduisent la pensée originaire, fondamentalement inamovible, en des idéolectes qui l'habillent de parures quelquefois brillantes et qui ont l'avantage de donner le change et l'illusion de pensées nouvelles" (1980, p. 2).

Les psychanalystes contemporains donnent parfois l'illusion de progresser grâce aux stratégies suivantes:

#### **a) Le langage obscurantiste**

Dans une discipline scientifique, il est tout à fait légitime de spécifier de nouvelles significations à partir de mots du langage courant ou de créer des néologismes en vue de décrire les phénomènes étudiés de façon plus précise. Dans la psychanalyse contemporaine, particulièrement en France, les contorsions linguistiques s'opèrent dans le sens opposé. Le langage devient de plus en plus précieux et les référents empiriques de plus en plus mystérieux, de sorte que le psychanalyste peut répondre à toute objection que vous ne l'avez pas correctement compris, que la "vérité" psychanalytique est "autre" ou "ailleurs". Je m'accorde totalement avec Bunge, lorsqu'il conseille ceci à un épistémologue débutant : "Ne recherchez pas l'originalité comme telle — c'est trop facile. En philosophie, pour donner l'impression d'innover, il suffit (mais ce n'est pas nécessaire ni honnête) de dire du non-sens en utilisant un langage obscur et en prenant un air sérieux. (Nous Argentins, nous utilisons le terme *macanear* pour désigner cette activité, qui est encore à la mode dans les pays latins ; les Français parlent de *charlacanisme*)" (1983, p. 279). Moi-même, lorsque j'étais psychanalyste, j'ai écrit des articles aussi vides que prétentieux. Lorsque je les relis aujourd'hui, je ne comprends plus ce que signifient ces jeux de mots.

#### **b) Les emprunts à d'autres disciplines**

La psychanalyse contemporaine a repris une série de notions de l'éthologie, de la linguistique et de la psychologie scientifique. Malheureusement, les concepts empruntés perdent ainsi leur caractère scientifique. A titre d'exemple, citons le "stade du miroir", que Lacan a présenté comme un des principaux éléments de sa théorie. Le psychanalyste parisien a repris cette conception au psychologue Henri Wallon, qui l'a utilisé dès 1931 et que Lacan a "oublié" de citer. Lacan a traduit en termes psychanalytiques certaines idées de Wallon et une observation de Darwin portant sur son fils, âgé de neuf mois, se regardant dans un miroir. Dans sa reformulation, Lacan se trompe quant au nom de ce dernier (il écrit Baldwin au lieu de Darwin) et quant à l'âge de l'enfant (il écrit six mois au lieu de neuf). Lorsqu'on compare ce qu'écrivent Lacan et des psychologues comme Zazzo (1985), qui a fait des observations soigneuses d'enfants placés devant un miroir, il apparaît évident que Lacan n'a jamais fait la moindre recherche empirique sur le sujet, bien qu'il écrive que la reconnaissance dans le miroir "peut se produire, on le sait depuis Baldwin, depuis l'âge de six mois, et sa répétition a souvent arrêté notre méditation" (1966, p. 93). La principale "originalité" de Lacan est d'utiliser un langage particulièrement obscur, qui empêche le non-initié de comprendre clairement la réalité des faits et l'interprétation que leur donne le psychanalyste.

### **4) L'orientation pratique**

Comme les autres pseudosciences, la psychanalyse est avant tout une théorie et une technique centrées sur une pratique lucrative. Les publications de recherches scientifiques, au sens fort du mot, sont rares, du moins au vu du nombre de praticiens de cette discipline. L'essentiel des recherches méthodiques sur la théorie psychanalytique se trouve rassemblé dans l'ouvrage de Paul Kline (1972). Eysenck et Wilson (1973) ont montré que ces travaux ne confirment guère la théorie freudienne dans son ensemble, mais que seulement quelques rares hypothèses extraites de la théorie — et donc "dénaturés" aux yeux de la majorité des psychanalystes — ont été confirmées.

A la fin de sa vie, Lacan — alors président de l'Ecole freudienne de Paris — a reconnu ce fait. Dans un de ses derniers cours, il déclare : "J'ai intitulé mon séminaire, cette année, *Le Moment de conclure*. Ce que j'ai à vous dire, je vais vous le dire — c'est que la psychanalyse est à prendre au sérieux, bien que ce ne soit pas une science. Comme l'a montré abondamment un nommé Karl Popper, ce n'est pas une science du tout, parce que c'est irréfutable. C'est une pratique, une pratique qui durera ce qu'elle durera. C'est une pratique de bavardage. [...] Le psychanalyste est un rhéteur. [...] Ce que j'ai appelé le rhéteur qu'il y a dans l'analyste n'opère que par suggestion. Il suggère, c'est le propre du rhéteur, il n'impose d'aucune façon quelque chose qui aurait consistance. [...] L'inconscient, dit-on, ne connaît pas la contradiction. C'est bien en quoi il faut que l'analyste opère par quelque chose qui ne se fonde pas sur la contradiction. Il n'est pas dit que ce dont il s'agit soit vrai ou faux. Ce qui fait le vrai et ce qui fait le faux, c'est ce qu'on appelle le pouvoir de l'analyste, et c'est en cela que je dis qu'il est rhéteur" (Lacan, 1979, p. 5-6).

La pratique de la psychanalyse est bien plus facile que celle de la thérapie comportementale, comme la pratique de l'astrologie ou de la phrénologie est plus facile que celle de l'astronomie ou de la neurophysiologie. Freud lui-même, lorsqu'il présente sa méthode, écrit qu' "elle est beaucoup plus facile à appliquer qu'on ne l'imagine lors de sa description" (1904, p. 7). L'histoire suivante, rapportée par le célèbre historien de la psychiatrie, Henri Ellenberger (1974, p. 680), en est une jolie illustration. Au début de la Première Guerre mondiale, un agent secret était venu voir Albert Moll, lui demandant de l'instruire de telle façon qu'il puisse, avec quelque vraisemblance, se faire passer pour médecin. Le célèbre sexologue lui répondit que c'était impossible, mais qu'il pouvait indiquer comment incarner le personnage d'un psychanalyste. Il lui apprit ainsi en quelques jours les rudiments et le jargon de la profession, et l'homme servit effectivement son pays tout au long de la guerre grâce à sa nouvelle compétence.

Jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, la psychanalyse pouvait apparaître comme la meilleure — ou la moins mauvaise — thérapie des névroses. Grâce à cette procédure, environ deux tiers des personnes souffrant de dépression ou d'anxiété se trouvaient mieux après deux ans de traitement, en moyenne. En 1952, Eysenck rassembla des statistiques portant sur divers types de thérapie, qui montraient que les résultats de la psychanalyse n'étaient pas meilleurs que ceux réalisés par des psychothérapeutes éclectiques, des psychiatres traditionnels ou des médecins de famille. Plusieurs études ont confirmé ce fait (cf. p.ex. Bergin & Lambert, 1978). Depuis les années 1960, la psychiatrie biologique et la psychologie scientifique ont fait des progrès tels que leurs résultats thérapeutiques sont à présent nettement supérieurs à ceux de la psychanalyse (cf. p.ex. Eysenck, 1985, ch. 3 ; Paul, 1966 ; Rachman, 1971 ; Wolpe, 1981). La psychanalyse apparaît désormais comme un paradigme dépassé.

Le langage obscur que certains psychanalystes — particulièrement en France — ont développé ces dernières années sert à masquer l'absence de scientificité de la psychanalyse, la facilité de sa pratique et la pauvreté de ses résultats thérapeutiques. Lorsque j'entends des psychanalystes parler lacanien — à l'instar des médecins de Molière jargonnant en latin —, je songe toujours à la conclusion que donne Erwin Goffman de son analyse des procédés de mystification du public : "Comme le montrent d'innombrables contes populaires et d'innombrables rites d'initiation, le véritable secret caché derrière le mystère, c'est souvent qu'en réalité il n'y a pas de mystère; le vrai problème, c'est d'empêcher le public de le savoir aussi" (1993, vol.1, p. 71).

## Références

- Bachelard, G. (1947) *La formation de l'esprit scientifique*. Paris: Vrin.
- Bacon, F. (1620/1960) *Novum Organum* (Translation: *The New Organum*). London, U.K.: Bobbs Merrill.

- Bergin, A. & Lambert, M. (1978) The evaluation of therapeutic outcomes. In: S. Gardfield & A. Bergin (Eds.), *Handbook of psychotherapy and behavior change* (2nd ed.). New York: Wiley, p. 139-89.
- Bernard, C. (1865/1966) *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*. Paris: Belfond.
- Bouveresse, J. (1976) Une illusion de grand avenir : La psychanalyse selon Popper. *Critique*, 346: 292-306.
- Bunge, M. (1967) *Scientific research*. New York: Springer, 2 vol.
- Bunge, M. (1983) *Epistémologie*. Paris: Maloine.
- Cioffi, F. (1970) Freud and the idea of a pseudo-science. In: R. Borger & F. Cioffi (Eds.), *Explanation in the behavioral sciences*. Cambridge, U.K.: Cambridge University Press, p. 471-515.
- Dollard, J., Doob, L., Miller, N., Mowrer, O., & Sears, R. (1939) *Frustration and aggression*. New Haven: Yale University Press.
- Duyckaerts, F. (1974) *Conscience et prise de conscience*. Bruxelles: Mardaga.
- Ellenberger, H. (1970) *The discovery of the unconscious. The history and evolution of dynamic psychiatry*. New York: Basic Books. Trad.: *A la découverte de l'inconscient. Histoire de la psychiatrie dynamique*. Ed. Simep, 1974.
- Eysenck H. (1985) *Decline and Fall of the Freudian Empire*. Rééd.: Pelican Books, 1986. Trad.: *Déclin et chute de l'empire freudien*. Paris: F.-X. de Guibert.
- Eysenck, H. & Wilson, G. (1973) *The experimental study of Freudian theories*. London: Methuen.
- Freud S. (1904) *Die Freudsche Psychoanalytische Methode*. *Gesammelte Werke*, Frankfurt am Main: Fischer, V, p. 3-10.
- Freud S. (1926a) *Hemmung, Symptom und Angst*. *Gesammelte Werke*, Frankfurt am Main: Fischer, XIV, p 113-205.
- Freud S. (1926b) *Die Frage der Laienanalyse*. *Gesammelte Werke*, Frankfurt am Main: Fischer, XIV, p. 209-86.
- Freud, S. & Jung, C.G. (1975) *Correspondance*. Trad., Paris: Gallimard.
- Goffman, E. (1973) *La mise en scène de la vie quotidienne*. Trad., Paris: Minuit.
- Hempel, C. (1972) *Eléments d'épistémologie*. Trad., Paris: Colin.
- Kanfer, F.H. & Phillips, J.S. (1970) *Learning foundations of behavior therapy*. New York: Wiley.
- Kline, P. (1972) *Fact and fiction in Freudian theory*. London: Methuen.
- Lacan, J. (1966) *Ecrits*. Paris: Seuil.
- Lacan, J. (1973) *Télévision*. Paris: Seuil.
- Lacan, J. (1977) *Ouverture de la section clinique*. *Ornicar* ?, 9: 7-14.
- Lacan, J. (1979) *Une pratique de bavardage*. *Ornicar* ?, 19: 5-9.
- Lanteri-Laura, G. (1970) *Histoire de la phrénologie*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Marmor, J. (1962) *Psychoanalytic therapy as an education process*. *Psychoanalytic Education*, 5. (Cité par Cioffi, 1970, p. 514).
- Nagel, E. (1959). *Methodological issues in psychoanalytic theory*. In S. Hook (Ed.), *Psychoanalysis, scientific method and philosophy*. New York: University Press, p. 38-56.
- Paul, G.L. (1966). *Insight vs. Desensitization in Psychotherapy*. Stanford University Press.
- Popper, K. (1935/1973) *La logique de la découverte scientifique*. Trad., Paris: Payot, 1973.
- Popper, K. (1963) *Conjectures and refutations*. London, U.K.: Routledge & Kegan Paul.
- Rachman, J. (1971) *The effects of psychotherapy*. Oxford, U.K.: Pergamon Press.
- Sears, R. (1943) *Survey of objective studies of psychoanalytic concepts*. New York: Social Science Research Council.

- Sulloway, F. (1979) Freud, biologist of the mind. New York: Basic Books.
- Van Rillaer, J. (1980) Les illusions de la psychanalyse. Bruxelles: Mardaga. (Trad. espagnole: Las ilusiones del psicoanálisis. Barcelona: Ariel).
- Van Rillaer, J. (1985) Grandeur et misère de la psychanalyse. Raison Présente, 76: 99-113.
- Viderman, S. (1980) Interview par Rolland Jaccard. Le Monde, 20 janvier.
- Wallon, H. (1931) Comment se développe, chez l'enfant, la notion de corps propre. Journal de Psychologie, 28: 705-718.
- Wittgenstein, L. (1966/1971) Leçons et conversations sur l'esthétique, la psychologie et la croyance religieuse. Trad., Paris: Gallimard.
- Wolpe, J. (1981) Behavior therapy versus psychoanalysis. American Psychologist, 36: 159-164.
- Zazzo, R. (1985) Le stade du miroir. Raison Présente, 76: 135-137.